



LE VOLTAIRE CATHOLIQUE

Saint-Malo, patrie des Jacques-Cartier, des Duguay-Trouin et des Surcouf, — qui est aussi la patrie de Lamettrie et de Lamennais, — a fêté, le 5 septembre, l'inauguration de la statue de Chateaubriand, cet autre fils glorieux de ce nid d'aigles. Remarquez-vous que cette nouvelle, déjà répandue depuis plusieurs jours, a étonné ? Chateaubriand ! Mais il y a un siècle qu'il est mort ! Comment n'avait-il pas encore sa statue ? — Comment, je n'en sais rien. Ce qui est certain, c'est qu'il l'a attendue vingt-sept ans, un peu plus d'un quart de siècle. C'est ce qui fait qu'il ne faut pas trop vouloir à nos contemporains, je dirai même, pour être tout à fait franc, à notre génération, d'un peu de surprise en voyant tout à coup revenir en pleine lumière ce nom qui pour la plupart d'entre nous est déjà une légende.

Légende grandiose et superbe, d'ailleurs. Ce nom, Chateaubriand, sonore et fier, éclatant et vaste comme le cratère d'un volcan en ébullition, apparaît comme l'incarnation de toute la France littéraire de ce siècle, et en même temps comme la personification de l'honneur, — de l'honneur inquiet et battu par les tempêtes de l'âme. Ce n'est pas pour rien que ce génie, dont l'agonie a duré dix-huit ans, — de 1830 à 1848, — a ordonné avant de mourir que son corps fût enseveli dans cet îlot du grand Bé qu'assaillit l'Océan à la marée montante. Dernière pose, a-t-on dit, dernière mise en scène de celui qui faisait graver son portrait en tête de ses livres, la main enfoncée dans le gilet, par un geste rappelant le jeune Spartiate stoïque dont un renard dévorait la poitrine, — la tête de trois quarts, hautaine et dédaigneuse, et les cheveux en coup de vent. Pose ? Mise en scène ? Du temps de Chateaubriand, ces mots-là n'étaient pas encore inventés dans le sens qu'on leur a donné plus tard. Ils ont été créés par les médiocrités au désespoir de reconnaître qu'on n'imité le génie pas plus dans la mort que dans la vie, et que, de même que des raisins trop verts, il est des tombes trop hautes. L'homme qui commença sa vie au milieu d'un monde qui finissait, qui s'effritait pour ainsi dire, sous l'action d'une force nouvelle et inconnue, — la Révolution, — l'homme qui revint d'un exil volontaire pour faire ce qu'il croyait son devoir de gentilhomme et de soldat fidèle, — l'homme qui, après avoir assisté en spectateur troublé à la gloire de Napoléon, ne réussit jamais sous les rois, dont il célébra le retour

avec enthousiasme, à recouvrer le calme et la sérénité de la foi première, cet homme-là ne pouvait être enterré dans un cimetière vulgaire, dans la terre qui féconde et qui repose ; au delà même de la vie, il devait ignorer le repos des âmes résignées et patientes, et cette vie, qui ne fût qu'une longue plainte, ne pouvait avoir d'oraison funèbre digne d'elle que la plainte éternelle de l'Océan.

Enfant, je le vois, ce Chateaubriand dont le nom a volé autour de nos berceaux comme le bruit d'une fanfare qui va s'éteignant dans des profondeurs mystérieuses ; je le vois errant dans ce vieux château de Combourg, entouré de toutes les traditions, de toutes les légendes de la monarchie déjà à son déclin et qui n'y croit pas. Plus tard, je le vois, officier à dix-sept ans, capitaine à dix-neuf, rêvant peut-être la gloire des Maurice de Saxe, — qui sait ? des Turenne ! — et pourtant déjà pâlisant d'une vague appréhension en écoutant certains bruits de la rue, en parcourant certains journaux et certains livres. Puis bientôt l'appréhension devient doute : le torrent des idées nouvelles se précipite dans cette tête bretonne, qui n'a encore reçu que les leçons maternelles et les traditions d'une famille vouée au culte du passé. C'est l'époque des grandes aventures « humanitaires », des « peuples esclaves » dont on « brise les fers », de l'Amérique affranchie, et à l'affranchissement de laquelle un Français, Lafayette, jeune et encore marquis à cette époque heureuse, a contribué. Ce petit Breton obscur, ce Chateaubriand qui sera la lumière du dix-neuvième siècle, se sent à l'étroit dans ce Paris où il traîne une épée inutile. Une épée ? A quoi bon ? Les luttes armées vont devenir oiseuses : on vient d'inventer la fraternité des peuples. Les plus merveilleuses réformes vont s'accomplir pacifiquement, au milieu de baisers universels, de larmes attendries. Il part alors, il gagne ce Nouveau-Monde, cette terre qui lui apparaît comme la mère jeune et puissante de toutes les libertés. Quand il s'y sera bien nourri de ce lait vigoureux, il reviendra en France, fort, bien portant, sain, débarrassé du doute, et l'âme appuyée, enfin, sur une croyance nouvelle, car l'ancienne qui pleure encore en lui ne lui suffit plus. Il part, et, tandis qu'exilé dans ce monde nouveau il cherche et il compare, une nouvelle terrible parvient jusqu'à lui. Pendant qu'il est là, pauvre et isolé, mais du moins libre, il apprend l'arrestation du roi, la Révolution déchainée, et devant ses yeux de poète et de penseur

précoce qui a médité, l'histoire de Charles Ier, passe comme un mirage de 93.

Alors il tombe de toute la hauteur de ses aspirations un instant réalisées. Il s'appelle Chateaubriand ; il est gentilhomme, sa place est auprès du roi. Son nom le veut, son honneur. En vain le tentateur mystérieux que tout homme a dans l'âme essaie de le retenir, et veut raisonner avec lui : peu lui importe : il s'appelle Chateaubriand : il partira, il quittera le nouveau monde et viendra défendre la monarchie menacée. — Mais cette monarchie, ce sont les idées que tu admirais, dont tu étais tout à l'heure enthousiaste, qui l'ont conduite à l'abîme ! — Eh bien, raison de plus. Si cela est, c'est que je me suis trompé. — Et l'âme plus torturée que jamais, se cramponnant à sa foi ancienne, à la foi de sa mère qui, dans une lettre suprême lui a rappelé son devoir, Chateaubriand rentre en Europe, combat dans l'armée des émigrés la France nouvelle qu'il saluait hier de ses acclamations et de ses vœux, et vaincu, se tient à l'écart, stoïque, pour n'accepter un rôle que de la monarchie restaurée.

Alors il se passe ce phénomène étrange : le jour où il croit l'œuvre achevée, où il considère son devoir comme accompli jusqu'au bout, ce type inflexible de l'honneur pur comme l'hermine bretonne, sent se réveiller en lui le Chateaubriand du passé, le Chateaubriand des idées nouvelles, de l'Amérique et de M. Lafayette. Et cependant la foi que lui a léguée sa mère, la foi catholique et ancienne, est en lui, ardente comme une flamme. Mais l'autre foi, mal éteinte, se rallume aussi et le brûle. Il veut lutter, il lutte : il est vainqueur ; l'honneur est sauf, mais au prix des honneurs. Ministre, il a inspiré des défiances et il tombe si brutalement que, dans sa dignité blessée, dans sa conscience qui ne lui adresse pas un reproche, il jette à ceux qui lui annoncent sa disgrâce cette phrase ironique et hautaine : « Je n'ai cependant pas volé la montre du roi sur la cheminée ! » L'orgueil l'emporte un instant : voici Chateaubriand dans l'opposition. Il en sort pour se rendre à l'ambassade de Rome. C'est tout. La Ville Eternelle aura été sa dernière étape d'homme politique. Chateaubriand n'a pas même attendu le nouvel effondrement de la monarchie, et le ministre Polignac a, dès les premiers jours, reçu sa démission. Dans quelques mois, un jeune homme, inconnu hier, qui vient d'avoir à Paris des succès retentissants, et qui a nom Alexandre Dumas, va raconter, dans ses *Impressions*

de voyage, qu'il a rencontré en Suisse l'auteur du *Génie du Christianisme*, occupé, comme le premier fermier venu, à donner à manger à ses poules.

Les « poules de M. de Chateaubriand » en a-t-on assez ri. Le grand homme d'ailleurs s'en lassa vite, et on le vit un jour rentrer à Paris par le salon de Mme Récamier dont il fut roi, — ne pouvant plus être serviteur du roi, — et dont il ne sortit plus que pour mourir.

Tel fut l'homme, grande âme en peine, n'ayant jamais eu que deux cultes : l'honneur, qui a été la règle de sa vie entière ; la foi, qui est la base de son œuvre. Œuvre immense, tourmentée comme il le fut lui-même, où, à côté des douleurs poignantes de René, on rencontre avec ravissement les élans divins de Cymodocée et les accents profonds de Velleda, mais qui, telle qu'elle est, heurtée, brisée, ici faiblissant et là sublime, ne nous en a pas moins fait, nous tous, ce que nous sommes : pas encore assez forts peut-être pour en finir d'un coup avec ce qui est faux et conserve des apparences séduisantes, mais du moins assez pour soutenir la lutte et pour ne pas y succomber. Tous, nous sommes les fils de ce grand esprit ballotté du doute poignant à la foi qui console. Plus heureux du moins que nos aïeux du dernier siècle, qui n'eurent pour les éclairer que Voltaire — cette affirmation du néant — nous avons eu dans Chateaubriand notre Voltaire aussi, mais le Voltaire catholique dont l'œuvre nous crie sans cesse : La vérité est là ! et dont le tombeau, battu par la tempête, mais éternellement debout est à la fois une image et un exemple.

ADOLPHE RAGOT.

ECHOS DE PARTOUT

Tandis qu'en 1855, Paris ne consommait que 47 millions de mètres cubes de gaz pour son éclairage, il en brûlait, en 1859, 145 millions de mètres cubes et 161 millions en 1874 ; sur cette quantité, il y a environ 30 millions de mètres qui ont été employés au chauffage ou à la mise en action des cent soixante dix-sept machines à gaz montées dans Paris. Si nous voulons compter le nombre des becs en activité dans la capitale, nous arrivons au chiffre de 38,500 pour le service public. Le réseau de conduites souterraines distribuant ainsi la lumière, la chaleur et la force constitue un ensemble de 1628 kilomètres de longueur.

PRÉCEPTES CONTRE LA Foudre. — Eviter de se placer sous les arbres, surtout les arbres élevés.

Ne pas se mettre à l'abri sous les édifices ou sous les bâtiments élevés non munis de paratonnerres ; se garder de rester sous une porte ouverte, une porte-cochère ou sous un auvent.